

Germanica

49 | 2011 Péripéties du snobisme

Snobisme à l'Est et à l'Ouest: Die Flucht ohne Ende de Joseph Roth

Der Snobismus im Osten und im Westen: Joseph Roths Roman Die Flucht ohne

Snobbery in both the East and the West: Joseph Roth's Die Flucht ohne Ende.

Jacqueline Bel



Édition électronique

URL: http://journals.openedition.org/germanica/1374

DOI: 10.4000/germanica.1374

ISSN: 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination: 95-108 ISBN: 9782913857285 ISSN: 0984-2632

Référence électronique

Jacqueline Bel, « Snobisme à l'Est et à l'Ouest: *Die Flucht ohne Ende* de Joseph Roth », *Germanica* [En ligne], 49 | 2011, mis en ligne le 23 mars 2012, consulté le 06 octobre 2020. URL : http://journals.openedition.org/germanica/1374; DOI : https://doi.org/10.4000/germanica.1374

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Snobisme à l'Est et à l'Ouest: *Die Flucht ohne Ende* de Joseph Roth

Der Snobismus im Osten und im Westen: Joseph Roths Roman Die Flucht ohne Ende.

Snobbery in both the East and the West: Joseph Roth's Die Flucht ohne Ende.

Jacqueline Bel

Die Flucht ohne Ende¹, publiée en 1927 après Das Spinnennetz (1923), Hotel Savoy (1924) et Die Rebellion (1924), forme avec Zipper und sein Vater (1928), Rechts und Links (1929) et Der stumme Prophet (1929) un ensemble d'œuvres dans lesquelles Joseph Roth se pose en observateur critique de la société de son temps par-delà les frontières géographiques, les intérêts politiques et les combats idéologiques, par-delà les clivages sociaux et les tensions générationnelles, les sphères culturelles et les groupes d'influence. La Première Guerre mondiale a bouleversé l'ordre européen, fissuré les sociétés et anéanti les certitudes. Edmund Husserl s'est fait l'écho de la crise qui s'est emparée de l'Europe dans la conférence² prononcée à Vienne en 1935. Quelques années plus tôt, Roth avait mis en scène les symptômes de la remise en cause de la société européenne dans Die Flucht ohne Ende, la fuite sans fin devenant le paradigme d'une humanité meurtrie en quête de soi et d'un équilibre, qui cherche une issue à son mal de vivre dans différentes formes d'exotisme, et plus généralement dans l'ailleurs. Si la révolte contre les structures traditionnelles trouve son exutoire dans la société bolchévique à l'Est, la civilisation moderne doit faire face au déchirement et au désenchantement à l'Ouest. La vitalité a quitté les milieux intellectuels de l'aprèsguerre: ils sont devenus futiles, se satisfaisant d'un bonheur superficiel et dissimulant leur médiocrité derrière une prétention pédante. Die Flucht ohne Ende démasque avec ironie et scepticisme l'hypocrisie ambiante et le nouveau conformisme cosmopolite. Plus que l'histoire d'une époque, le récit de Roth est l'histoire d'une conscience. Il scrute les hommes et analyse leurs passions, pulsions et visions tout en relevant les phénomènes marquants de cette évolution, au nombre desquels figure le snobisme qui habite la modernité européenne et contribue à accroître la vanité ambiante. Le snobisme se focalise sur l'apparence au mépris de l'être et détourne du naturel. En France, Paul Valéry a résumé à la même époque l'expression de ce phénomène en écrivant : « Le vrai "snob" est celui qui craint d'avouer qu'il s'ennuie quand il s'ennuie ; et qu'il s'amuse quand il s'amuse »³. Cependant les formes de snobisme sont nombreuses et leurs apparitions liées à des événements historiques ou sociaux. Même s'il se pratique finalement dans une petite partie de la société, ses manifestations sont fréquentes et variées. Deux constantes principales se retrouvent dans celles-ci: l'imitation irraisonnée de tout ce qui paraît supérieur et la poursuite d'un objectif : appartenir à un groupe, qui, de loin, ressemble à une élite. Le snobisme a donc une fonction. Dans le mouvement de fuite sans fin qui a saisi l'Europe dans l'entre-deuxguerres, le snobisme apparaît à la fois comme un refuge ou un rempart contre un monde en train de se défaire et comme une étape dans le processus de délitement. Il est le révélateur d'une société en trompe-l'œil qui se pare d'identités empruntées, inappropriées, fluctuantes et éminemment artificielles. C'est du moins ainsi qu'il se manifeste dans l'œuvre de Roth.

- Au gré des pérégrinations du personnage central, Franz Tunda, Die Flucht ohne Ende présente un panorama des sociétés européennes de la première moitié du vingtième siècle en Europe de l'Est et de l'Ouest. Au début de la Première Guerre mondiale, cet officier viennois mondain se fiance à Irène, fille d'un industriel austro-hongrois. Fait prisonnier en Russie en 1916, il s'échappe, puis vit sous une fausse identité (Baranowicz) en Sibérie jusqu'en 1919. En essayant de regagner l'Autriche, il tombe aux mains de l'Armée rouge et prend activement part à la révolution bolchévique par amour pour Natascha Alexandrowna, révolutionnaire militante. La révolution terminée, Tunda se trouve en porte-à-faux avec l'idéologie anti-bourgeoise des nouveaux maîtres de l'Union soviétique. En mission culturelle dans le Caucase, il est en contact avec des Français à Bakou, une rencontre déterminante qui l'incite à quitter l'Est pour retourner à Vienne. Son ancienne fiancée s'étant mariée et vivant à Paris, il rejoint son frère, chef d'orchestre en Rhénanie, avant de se rendre finalement dans la « capitale du monde ». C'est ainsi que le secrétaire des Français appelle Paris lorsqu'il s'adresse à Tunda, qu'il manifeste sa prétention et son mépris envers celui qu'il prend pour un Caucasien. Sur le coup, Tunda ne relève pas cette attitude irrévérencieuse, mais elle est le point de départ d'une réflexion qui s'approfondit au fur et à mesure de la fréquentation des milieux bourgeois en divers endroits de l'Europe.
- De retour à Vienne après une dizaine d'années passées à l'Est, Tunda confie au narrateur de Die Flucht ohne Ende que, bien qu'étant « rentré »⁴, il a l'impression de ne pas être chez lui dans cette société autrichienne qui lui est « étrangère »⁵. Le ressenti de Tunda se traduit par une satire incisive des cercles mondains de la part d'un homme qui, grâce ou à cause des événements qui ont bouleversé l'Europe, a préservé son indépendance intellectuelle et sa liberté de jugement, et dont le moi s'est libéré des conventions et des normes. Les expériences vécues à l'extérieur de la sphère vaniteuse dont il est lui-même issu lui ont permis de prendre du recul et d'accéder à l'équilibre intérieur. Le narrateur dit de lui qu'il est devenu « un Européen », un « individualiste », un « homme moderne »⁶: Tunda n'aspire pas ou plus à la sécurité matérielle, les vicissitudes de la vie ne lui font pas peur et ses convictions lui confèrent une force mentale particulière. Il s'amuse du spectacle maniéré qui se déroule sous ses yeux et qu'il peine maintenant à comprendre alors qu'il appartenait aussi à ce monde-là quelques années auparavant. Pour donner le change et satisfaire la curiosité de ses concitoyens, il joue désormais un rôle, celui du Sibérien récemment arrivé en Europe,

ce qui le conduit au fil du temps à inventer des mensonges et à les consigner par écrit pour ne pas se contredire en société. Ce faisant, Tunda sacrifie la sincérité et la spontanéité qui caractérisent sa nature profonde. Toutefois, à la différence de ceux envers lesquels il joue ce personnage et qui jouent eux-mêmes un rôle, il ne perd pas son naturel. Si la pose est humoristique et sans prétention chez Tunda, il n'en va pas de même chez les nombreuses personnes qu'il rencontre lors de ses séjours à Vienne, en Rhénanie ou à Paris.

Le snobisme à l'Est

- Des années passées en Russie (1916 à 1926), Tunda ne retient pas les événements historiques marquants. Il garde en mémoire les actions menées en compagnie des révolutionnaires, leur évolution psychologique depuis l'époque des combats et exactions au nom d'une idéologie encore ignorée de la plupart d'entre eux jusqu'à la normalisation et la mise en place de la société soviétique. Il fixe son attention sur une femme qui suscite son admiration en raison de son énergie et de son courage supérieurs à ceux des hommes qui l'entourent⁷, de son intelligence et de la hardiesse de son discours⁸. Une fois l'euphorie de la révolution retombée vient pour lui le temps de la réflexion et de l'analyse. Tunda porte un jugement sagace sur le fonctionnement du système soviétique et sur la place de l'individu dans cette société d'un type9 inédit et mal connu : envers le narrateur de Die Flucht ohne Ende, il évoque le malaise éprouvé à l'idée de toujours se sentir observé, l'impossibilité de s'ouvrir de ses pensées intimes à quiconque de peur d'être dénoncé, la crainte de se voir arrêté sans motif apparent. Dans le climat de suspicion et de terreur d'un système proclamant l'abolition des classes et l'égalité des individus, la présence de snobisme paraît incongrue. Pourtant, elle n'est pas si déplacée car, de manière sous-jacente, l'individu demeure fidèle à sa nature profonde et à ses habitudes « décadentes », quand bien même le système politique de son pays de résidence s'y oppose officiellement. En outre, Tunda affirme que tous les types de société aspirent au même résultat, ce qui les amène à utiliser les mêmes procédés pour y parvenir.
- À en croire le récit de Tunda, paroles, actes et conscience s'accordent difficilement dans l'Union soviétique des années vingt. Malgré les efforts les plus loyaux des individus les plus dévoués à la cause politique pour se conformer aux principes édictés, s'instaure un snobisme de circonstance chez ceux qui ambitionnent d'appartenir à la nomenklatura et se comportent comme tels sans avoir l'aval officiel de cette instance. Ils sont en manque de reconnaissance parce que leur lutte personnelle pour atteindre ce but n'a pas encore abouti et qu'ils ne possèdent pas les signes extérieurs, l'aura, les en désignant comme membres incontestables. Ils sont sine nobilitate, et pour accéder à la réalisation de leur idéal, ils imitent les plus zélés et les mieux intégrés, méprisant avec sérieux et conviction les camarades imparfaits à cause de leur ignorance des règles idéologiques ou de leur adhésion à des convictions estimées « bourgeoises »10. Natascha est la principale représentante de ces snobs bêcheurs et élitistes désireux de se hisser jusqu'à la sphère de l'aristocratie soviétique dirigeante par mimétisme idéologique. Comme la tâche est de surcroît plus ardue pour une femme que pour un homme et que Natascha a intériorisé les impératifs idéologiques, elle n'en est que plus virulente lorsqu'il s'agit de défendre le communisme et de critiquer le capitalisme, son injure suprême consistant à dédaigner ce qu'elle considère comme « bourgeois ». Forte du

soutien d'une idéologie ne faisant théoriquement aucune différence entre l'homme et la femme, elle snobe tout autant ceux qui ont conservé des traits bourgeois à son goût que les hommes auxquels elle s'estime supérieure¹¹. L'exaltation révolutionnaire magnifie le jusqu'au-boutisme de la jeune femme, un état d'esprit bénéfique à son moral et qui décuple son courage : il la protège d'interrogations déstabilisantes et de scrupules gênants. Ce snobisme exacerbé déviant du schéma traditionnel, puisqu'il ne s'agit pas en l'occurrence de roturiers s'appliquant à imiter la noblesse, fonctionne malgré tout selon le même principe, parce qu'un groupe d'individus se sentant socialement inférieurs tente de s'élever au rang de ceux qu'il admire. Mais dans une société en mutation, les manifestations de snobisme sont également soumises à des fluctuations. La post-révolution confronte Natascha à la désorganisation de la société : elle n'est en contact qu'avec des individus ayant besoin de son aide et elle n'a plus le loisir de s'identifier à une nomenklatura désormais loin de ses préoccupations. Cette phase-là de son existence la fait régresser et la blesse malgré le rempart de snobisme dont elle s'est entourée pour résister aux attaques du quotidien. Toutefois, elle s'en tient à son objectif et à sa ligne directrice, la réussite des autres augurant favorablement de son propre succès. Si elle renonce par ambition à un bonheur individuel12 au profit d'un bonheur collectif et impersonnel futur, elle entrevoit une chance d'accéder à son idéal après l'établissement du type de société qu'elle promeut. Le terme de « bonheur » est certainement excessif, le personnage snob privilégiant le conformisme et l'assimilation à un milieu donné au bonheur existentiel, sa félicité résultant finalement de son intégration au milieu qui le fascine. En choisissant cette voie, en épousant une cause, Natascha renonce à elle-même, de l'avis de Tunda elle n'existe plus en tant qu'individu. Elle est un schème. Bien que Natascha et Tunda aient été proches l'un de l'autre un certain temps, ils ne se comprennent pas parce qu'ils ne donnent pas le même sens à l'existence : Natascha se concentre sur une idée et sur une idéologie dont elle est convaincue de la supériorité et auxquelles seuls les initiés peuvent accéder selon elle, Tunda sur la nature, sur le monde de la vie. Il déplore la radicalité de telles décisions et son détournement des valeurs universelles et humaines.

L'Union soviétique n'a pas l'exclusivité de manifestations de snobisme dans Die Flucht ohne Ende. Le récit expose aussi le snobisme dans sa dimension universelle, et il situe cet épisode sur le territoire soviétique. De même que la confrontation de deux classes sociales peut donner matière à des démonstrations de snobisme, la mise en concurrence d'États, de systèmes politiques et de cultures entraîne des réactions similaires. Dans ses implications internationales, le snobisme a des connotations chauvines et nationalistes. La population caucasienne locale ressent comme une insulte les manières et les paroles des «Européens», leurs airs mondains et hautains aux accents colonialistes, d'autant plus qu'il est nommément fait allusion à l'Afrique dans ce contexte. Lors de cette bouffée de snobisme en terre étrangère et inconnue, les deux citoyens français et le citoyen belge s'enorgueillissent de vivre dans un pays qu'ils présentent comme l'élite intellectuelle, sociale et politique de l'Europe, le summum inégalé de la mode, du goût et de l'art de vivre13. Ils pérorent, discourent avec extase sur la supériorité de la France¹⁴ et de Paris sur l'Union soviétique et Moscou. L'arrogant Edmond de V., citoyen belge, raille le tsarisme et le bolchévisme, imputant à ces deux formes de pouvoir une origine ethnologique et insinuant que la France, pays d'adoption qu'il admire, échappe de fait à ces formes de gouvernement, sous-entendu dépourvues de raison. Ajoutant encore à la polémique, Madame G. déprécie les villes russes qui manquent d'asphalte15 et de vitrines à son goût, leur déniant la possibilité de plaire à des femmes distinguées comme elle en raison de leur sous-développement. À ces signes classiques de snobisme s'ajoute un autre trait typique en ce domaine : dans le même temps qu'ils prisent ce qu'ils admirent et dévalorisent la culture de leur interlocuteur, les snobs espèrent de sa part un aveu d'approbation. Que Tunda, pas familier des règles en vigueur dans le milieu parisien, ne se prête pas au jeu les inquiète : c'est pourquoi ils l'imaginent membre de la police politique et redoutent après coup les conséquences de leur désinvolture. Non seulement la suffisance ôte à ces prétentieux partiaux tout tact et toute prudence, mais la vanité de leurs efforts pour transposer hors de leurs frontières les codes de leurs salons révèle l'inanité de leur comportement. Elle transforme en caricatures grotesques ces personnages condescendants stoppés dans leur élan parce que leurs interlocuteurs n'adhèrent pas à l'idée de pouvoir et devoir progresser en adoptant la culture et les usages plus réputés qu'ils vantent.

Par cet épisode, sorti de son contexte parisien et transposé dans un monde rural indifférent à ses règles, Die Flucht ohne Ende persifle le snobisme et le présente comme une déviance. En même temps, le récit met en doute les valeurs de la société d'où il est issu. Il suggère aussi que la circulation des personnes modifie le paysage social. Le snobisme, né à l'Ouest de l'Europe, s'européanise et s'exporte à l'image des échanges ou des confits qui se mondialisent au début du vingtième siècle. La crise sociétale de l'après-guerre ne se limite pas aux nations européennes.

Le snobisme à l'Ouest

Au moment où, en Union soviétique, la transmission d'un héritage semble interrompue par un régime politique en rupture avec le passé, où par ailleurs le clivage entre l'Est et l'Ouest, le communisme et le capitalisme se manifeste en termes de supériorité et d'infériorité de culture parmi les populations européennes, la même recherche de sens agite néanmoins les deux sphères en question. Le passage de l'Est à l'Ouest du continent du personnage central et l'accumulation d'expériences de nature similaire des deux côtés figure l'internationalisation de la crise spirituelle. Partout, la naissance d'attitudes nouvelles vise à conjurer la déperdition de sens et à recréer une communauté de sens. L'observation de celles-ci en différents lieux de l'Europe déclenche l'étonnement de Tunda à l'égard de ce monde friand de cosmopolitisme et d'éclectisme. En spectateur vigilant, il perçoit la perte d'unité de la société européenne : à l'Ouest, l'effervescence, le divertissement et la compétition l'emportent sur la tradition, et tout ce qu'il lui est permis d'observer attise son mécontentement. Pendant son séjour chez son frère Georg en Rhénanie, Tunda recueille les confessions d'un fabricant habitué des réceptions données par le chef d'orchestre. Elles éclairent sur la souffrance des gens simples et naturels obligés de se faire violence afin de répondre aux attentes de la société dite distinguée sous peine d'exclusion de ses cercles. Les soirées s'apparentent à des séances d'apprentissage et de mise à l'épreuve durant lesquelles les non-initiés prennent modèle sur ceux qui possèdent les codes. Toutes les conversations et activités auxquelles prennent part les apprentis snob visent à acquérir le langage, les connaissances et les allures indispensables à l'entrée dans cette partie de la société qu'ils envient et à pouvoir faire étalage des mêmes goûts, des mêmes manières et des mêmes relations. Tunda est frappé par le manque de discernement au sein de cette microsociété. Il retient de sa conversation avec le fabricant que chacun emprunte sans besoin réel, voire contre sa nature, par pur

snobisme, les manières en vogue. Un nouveau riche comme le fabricant ne peut se soustraire à cette imitation puisqu'elle est de bon ton et la condition, certes regrettable mais indispensable, à sa reconnaissance sociale par le milieu qu'il se doit de fréquenter. Fraîchement arrivé, Tunda n'en connaît pas encore son penchant à l'ostracisme ni le calvaire de ceux qui souhaitent à tout prix l'intégrer16: il leur faut renier leur identité et endosser le masque utile à leur survie¹⁷ sous peine d'être broyés par les rouages de ce mécanisme inhumain. Georg, qui emprunte beaucoup à des cultures et à des religions non européennes et que le microcosme qui l'entoure tente d'imiter, est le seul à approuver cette altérité tyrannique et le processus d'européanisation de ces éléments hétéroclites. En contradiction avec le mépris des snobs pour la réalité de leur époque, les analyses livrées par Tunda et par le fabricant témoignent de bon sens. Elles portent un regard inquiet sur le déclin et la dissolution des repères, laissant entendre que la plénitude humaniste n'est plus, que l'homme est déphasé et submergé par un foisonnement d'idées nouvelles prétendument meilleures et l'émergence de nouvelles règles. Les personnages fidèles à eux-mêmes encourent le risque d'éclater, écartelés qu'ils sont entre leurs désirs et l'implacabilité de cette loi tacite. Ce que subit le fabricant donne un aperçu de leur situation d'impuissance. Il est un des rares personnages à aspirer à se délivrer de cette pesanteur, les autres s'y enracinent par conformisme et arrivisme. La course à l'assimilation sociale les plonge dans la superficialité, qui est une des marques du snobisme, mais aussi dans la terreur par peur de l'échec. Ces deux caractéristiques rythment le déroulement des soirées mondaines rhénanes. Les participants se scindent en petits groupes, glanent les conseils de ceux qui savent, s'isolent pour apprendre tant qu'ils ne se sentent pas suffisamment sûrs d'eux. La crainte de l'ignorance, et donc la peur du ridicule et de l'exclusion, tenaille plus d'un visiteur. Les soirées se muent en course à un savoir convenu et elles rendent rude la vie des aspirants snob. Le fabricant est le seul à dominer cette atmosphère plombée. Contrairement aux autres, il n'accorde aucun crédit à ce savoir-là et il se sert des règles mondaines à son profit. Il n'est pas snob, il joue le rôle d'un snob, de celui qui sait tout mieux que les spécialistes de la question. Le snobisme affecte tragiquement la vie de ceux qui s'y adonnent puisqu'ils redoutent de chuter à tout moment s'ils ne sont pas à la hauteur des exigences. Quant à ceux qui sont installés dans cet état et se moquent des autres, ils se confinent dans une forme de repli identitaire niant l'altérité qui constitue l'homme. À leur déni de réalité s'ajoute la propagation d'une vision mensongère de l'existence dont ils sont à l'origine et qui fait injustement autorité. Le snobisme renvoie une vision sombre des échanges humains, car il divise la société et l'empêche d'évoluer favorablement puisqu'il freine la créativité et le renouvellement.

Dans la conférence prononcée par Husserl en 1935, La Crise de l'humanité européenne et la philosophie, le philosophe déclare que sa figure spirituelle de l'Europe est un esprit de libre examen. Les individus vivent dans leur monde environnant respectif dont la valeur réside dans les soucis et les joies, une configuration spirituelle en relation avec la vie historique de chacun. Il se constitue nécessairement une forme de communauté d'un genre particulier et la tendance à l'intégration de personnes toujours nouvelles. Or dans Die Flucht ohne Ende, le snobisme met un terme aux échanges humains et culturels en les rigidifiant. La rupture de continuité, tant à l'Est qu'à l'Ouest, génère la crise du sens, qui se manifeste elle-même par une crise des valeurs. Car l'attitude humaine est faite de la tradition historique dans laquelle les individus ont été élevés et qui, pour cette raison, a de la valeur. Selon Husserl, la crise européenne de son époque prend ses racines dans un rationalisme qui s'égare, provient

« (...) d'un rationalisme étroit, d'un intellectualisme qui se perd dans une théorie étrangère au monde, et accompagné de conséquences nécessairement mauvaises, à savoir la passion creuse de s'instruire, le snobisme intellectuel » 18. Le salon rhénan de Georg Tunda est l'illustration même de ce phénomène. Husserl constate que l'époque moderne ressent cette situation comme une situation d'insatisfaction croissante. Le fabricant et Franz Tunda en sont les preuves vivantes. Bien que les motifs de leurs récriminations soient d'origines opposées (le fabricant baigne dans l'ambiance snob alors que Tunda la scrute de l'extérieur), leurs visions du phénomène se rejoignent dans le bilan qu'ils font de leur vécu et de leurs observations, et tous deux condamnent ce type d'intellectualisme dénoncé par le philosophe dans sa conférence. Husserl voit deux issues à la crise de l'existence européenne : soit la décadence de l'Europe devenant étrangère à son propre sens, soit la renaissance de l'Europe à partir de l'esprit. En outre, il estime que « Le plus grand danger pour l'Europe est la lassitude » 19.

En établissant une comparaison des sociétés, Die Flucht ohne Ende atteste bien de l'apparition d'un nouvel esprit qui parcourt l'Europe et crée des idéaux nouveaux. Reste à savoir si ceux-ci sont générateurs de décadence ou induisent un espoir de renaissance par l'esprit. Le chapitre de l'Histoire européenne relatif à l'Union soviétique, au Bloc de l'Est et à la Guerre froide est désormais clos. Il a vu s'effondrer l'idéal vanté par Natascha Alexandrowna qui s'apparentait à « un rationalisme étroit ». Celui de la renaissance de l'Europe est, lui, encore en cours d'écriture.

11 Après avoir fait un retour sur la vie intellectuelle et sociale de l'Union soviétique, de l'Autriche et de l'Allemagne dans le premier quart du vingtième siècle, Tunda se tourne vers la France et sa capitale. Quelque huit années avant le philosophe, le personnage central du récit se pose les mêmes questions qu'Husserl: existe-t-il une culture européenne²⁰ ?, comment la préserver²¹ ?, qui la détruit²² ? Si les déclarations de Tunda concernant la définition de la culture européenne sont moins précises que les démonstrations du philosophe, sa réponse sur les causes de sa destruction va dans le même sens et aboutit à la même conclusion : c'est un certain modèle de société qui est responsable de la détresse européenne. Paris en est un exemple notoire. Tunda en fait un tableau édifiant. À force de privilégier les attitudes affectées et étudiées, de mettre en valeur à tout prix ce qui ne le mérite pas, les capacités à éprouver des sensations véritables et à exercer un esprit critique se sont perdues : des rites se sont substitués au naturel et à la spontanéité; la valeur des hommes ne s'apprécie plus à l'aune de ce qu'ils sont mais de ce qu'ils possèdent ; l'hédonisme et la futilité déterminent le cours de leur existence. Le type de l'Européen classique de l'époque, ce qui équivaut pour Tunda au Français - ou plus exactement au Parisien - classique, est le sot élégant et désœuvré. Le parisianisme se manifeste dans Die Flucht ohne Ende au travers des jeunes gens, policés comme des bêtes sauvages domptées et tenues en laisse, s'entretenant de politique, de littérature et d'économie dans le jargon journalistique, imitant le style des petites annonces pour parler de technique et d'automobiles. Ces jeunes gens sont au courant de tout, se ressemblent tous, ont des prénoms anglais empruntés aux vedettes du cinéma américain. Ils ne se distinguent en rien des photographies des magazines de mode et donnent l'impression de n'avoir ni âme ni intellect, et de souffrir d'ethnocentrisme. Cette génération déshumanisée va de mondanité en mondanité sans se mêler à d'autres groupes sociaux, soigne son image à outrance, s'affiche ostensiblement sur les Champs Élysées, est familière des champs de course, des stations de sport d'hiver et des plages méridionales. Les images qu'elle renvoie sont celles de la condescendance, de la froideur et de l'indifférence, de l'incapacité à vivre, de l'absence d'autonomie, de jugement personnel et de la marginalité. Ces témoignages de morbidité de la société parisienne culminent dans une scène résumant selon Tunda la décadence de l'Europe; son ancienne fiancée Irène s'avance vers lui sans le reconnaître, car ses yeux refusent de voir le monde réel. Le snobisme parisien isole dans une bulle de verre ces personnages surréalistes vivant dans un monde parallèle et se fermant aux sollicitations extérieures, à toute altérité. Il leur garantit un mode de vie protecteur parce qu'il leur épargne la confrontation avec la réalité dérangeante, mais il est surtout inhibiteur puisqu'il nuit à leur émancipation en paralysant leurs capacités émotives et intellectuelles, en les privant de la liberté de penser par eux-mêmes et de choisir leur voie personnelle. Ils sont ainsi impuissants à initier cette renaissance par l'esprit sur laquelle compte Husserl pour endiguer la décadence européenne. Ils en sont même un accélérateur. Le snobisme parisien prolonge la lassitude des aînés qui ont vu la Première Guerre mondiale engloutir leur prospérité et leurs idéaux. Ce sont eux qui ont transmis ce succédané d'idéal à leur descendance parce qu'il est leur unique moyen de conserver leurs prérogatives vis-àvis d'une classe inférieure ambitieuse qui leur dispute leurs avantages, de se démarquer d'elle et de conserver leur rang social. La conférence de Husserl et l'œuvre de Roth postulent que le snobisme des années vingt est constitutif de la déliquescence européenne dans la mesure où il a entravé le renouvellement spirituel. Il a fait obstacle à l'épanouissement de l'esprit d'hommes de qualité et favorisé l'installation d'antivaleurs par égoïsme et inconscience. C'est bafouer la dignité humaine et encourager la médiocrité que perpétuer ce type de comportement abêtissant. Le refus de l'altérité enferme les snobs de toutes sortes dans un univers clos et stérile, les rend inutiles en raison de leur inadaptation au monde, autre que le leur. Pis encore, ces snobs font barrage à une évolution salutaire dont les autres ont éventuellement la clé. Tunda par exemple fait partie de la génération susceptible d'insuffler l'esprit de renaissance à cette société européenne en déshérence, son ouverture d'esprit et l'expérience accumulée l'y destinent, mais un autodidacte de la vie tel que lui ne trouve pas sa place dans cette société hostile au talent et à la spontanéité²³. Paradoxalement, alors que le monde extravagant des snobs se limite à une frange minoritaire de la population, l'attitude grotesque de ceux-ci compromet l'avenir de l'ensemble de la société.

Les propos désapprobateurs de Tunda dans Die Flucht ohne Ende commentant la difformité de la société parisienne snob qu'il associe à une espèce de bestiaire font penser à l'évocation que fit le peintre belge René Magritte, de quatre ans le cadet de Roth et de Tunda, du snobisme parisien. Magritte, établi à Perreux-sur-Marne de 1927 à 1930, fait connaissance avec le surréalisme parisien durant ces années. L'exposition de ses œuvres à Paris en 1948, après Londres et New York, est l'occasion pour le peintre de se venger de la ville qui « ignore dignement ceux qui vivent hors de ses murailles ». Il réalise en quelques semaines quinze peintures et dix gouaches qui scandalisent le public parisien. Il nomme ce nouveau genre sa période « Vache », parodiant par ce terme le mouvement « Fauve ». Le titre de la préface du catalogue, « Les pieds dans le plat », annonce les intentions de Magritte. La critique parisienne use alors d'expressions telles que « on sent que ce n'est pas parisien » ou « c'est de l'esprit belge! », corroborant le reproche de snobisme que Magritte est justement en train de dénoncer.

13 L'œuvre de Magritte est issue d'une recherche et ouvre de nouvelles voies. Elle participe à la renaissance de l'esprit et combat la lassitude parce qu'elle fait fi du

snobisme parisien qui tente de stopper toute initiative de provenance autre, qui s'arroge le monopole des usages, des goûts et des modes. C'est finalement l'esprit nombriliste parisien qui est la risée du reste du monde puisqu'il se vexe hypocritement d'avoir été plagié et raillé. Le snobisme s'offusque de la dérision quand c'est lui qui est visé. Sa seule défense est le dénigrement, une réaction stérile car non constructive. Le snobisme ne connaît que la négation de l'altérité et le statu quo, à son profit exclusif. Ses «valeurs» ne varient pas au cours du temps. Les snobs auxquels Tunda est confronté d'un bout à l'autre de Die Flucht ohne Ende ne cessent pas eux non plus de porter des jugements définitifs et infondés sur tout et de prendre des positions qui sont autant de préjugés. Ce faisant, ils dévalorisent les choses qui les entourent et interrompent la filiation de sens et le devenir spirituel de la société. Natascha, Georg, Irène et ses congénères incarnent des variantes du snobisme ainsi que la perte de cohésion de leur époque et de l'Europe. Le phénomène de snobisme est alors la manifestation parfaite de l'essence de leur temps, de la crise spirituelle de l'Europe. Le remède à ce mal est le refus des sophismes et le retour au monde de la vie, peut-être à partir de l'esprit de la philosophie, comme y invite Husserl.

NOTES

1. Joseph Roth, Die Flucht ohne Ende. In: Joseph Roth Werke 4. Romane und Erzählungen 1916-1929, herausgegeben und mit einem Vorwort von Fritz Hackert. Kiepenheuer & Witsch 1989, pp. 389-496. Abrégé J. R., FoE dans la suite des notes.

Traduction française : Romana Altdorf et René Jouglet : Joseph Roth, *La fuite sans fin*, Gallimard 1959.

2. Conférence prononcée à Vienne le 7 et 10 mai 1935 sur invitation du Wiener Kulturbund. Elle portait alors le titre : « Die Philosophie in der Krisis der europäischen Menschheit ». Husserl lui donna ensuite le titre :« Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie ». Walter Biemel publia ce texte en 1954 dans : Edmund Husserl, Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie: Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie. In : Husserliana VI, Gesammelte Werke, herausgegeben von Reinhold N. Smid, Kluwer Academic Publishers, pp. 314-348.

Husserl débute sa conférence par ces mots: « Ich will in diesem Vortrage den Versuch wagen, dem so viel verhandelten Thema der europäischen Krisis ein neues Interesse dadurch abzugewinnen, daß ich die geschichtsphilosophische Idee (oder den teleologischen Sinn) des europäischen Menschentums entwickle. Indem ich dabei die wesentliche Funktion aufweise, welche in diesem Sinn die Philosophie und ihre Verzweigungen als unsere Wissenschaften zu üben haben, wird auch die europäische Krisis eine neue Erleuchtung gewinnen. »

Traduction française par Gérard Granel : Edmund Husserl, La Crise des sciences européennes et la philosophie transcendantale, Gallimard, 1989.

- 3. Paul Valéry, Mélange, p. 389. In : Œuvre, t. 1, La Pléiade.
- **4.** « Vor zwei Monaten bin ich heimgekehrt ich weiß nicht, ob dieses Wort angebracht ist. » J. R., FoE, *op. cit.*, p. 428. « (...) ich glaube, daß ich sehr fremd in dieser Welt geworden bin. » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 429.

- **5.** « Jetzt stehe ich draußen und bin allerdings ratlos. / Das also ist Eure Welt! (...) Ich fühle mich fremd in ihr. » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 431.
- **6.** « Im Grund war er ein Europäer, ein 'Individualist' (...) Er war ein 'moderner Mensch'. » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 432.
- 7. « Sie war mutiger als die ganze männliche Schar, in deren Mitte sie kämpfte. » In : J. R., FoE, op. cit., p. 402.
- **8.** « Viele Stunden des Tages benutzte Natascha dazu, ihn und ihre Leute 'politisch aufzuklären' und Tunda besonderen Nachhilfeunterricht zu erteilen, weil er von der Revolution weniger verstand als die Arbeiter und Matrosen. » In: J. R., FoE, *op. cit.*, p. 404.
- 9. In: J. R., FoE, op. cit., pp. 429-430.
- 10. « "Deine bürgerlichen Vorstellungen wirst du niemals los", sagte Natascha. "Was du dir für Bilder von einer Frau machst! In brennenden Nächten! Wie romantisch! Ich bin ein Mensch wie du, mit einem zufällig anderen Geschlecht. Es ist viel wichtiger, ein Krankenhaus zu leiten als in brennenden Nächten zu lieben. Wir haben uns niemals verstanden, Genosse Tunda. Daß wir uns, wie du sagst, geliebt haben, gibt dir heute kein Recht, über meine Veränderung feige zu weinen. Geh lieber hin und melde dich zum Eintritt in die Partei. Ich habe keine Zeit mehr! Ich erwarte Anna Nikolajewna, wir müssen einen Bericht machen." » In : J. R., FoE, op. cit., p. 414.
- 11. «"Um elf Uhr dreißig rücken wir vor", sagte sie zu Tunda, "jetzt ist es neun. Wir essen bis halb zehn, du zeichnest die Karte für Andrej Pawlowitsch, um zehn bist du fertig, bis elf Uhr dreißig können wir miteinander schlafen, wenn du nicht fürchtest, dann müde zu sein. Mir macht es gar nichts!", fügte sie hinzu und überzeugt, daß sie wieder einmal ihre männliche Überlegenheit bewiesen hatte. » In : J. R., FoE, op. cit., p. 403.
- 12. « Sie holte einen Spiegel aus ihrer Aktentasche und betrachtete ihr Gesicht. Sie sah zwei Tränen aus ihren Augen rinnen, langsam und in gleichem Tempo bis zu den Mundwinkeln. Sie wunderte sich, daß ihre Augen weinten, obwohl sie selbst nichts fühlte. Sie sah im Spiegel eine fremde Frau weinen. » In: J. R., FoE, op. cit., p. 414.
- **13.** « "Nirgends lebt man so gut wie in Paris", fing der Sekretär wieder an (...) » In : J. R., FoE, op. cit., p. 422.
- 14. «"Es ist schwer, Frankreich zu beschreiben, einem Russen, der Europa nicht kennt", sagte der Sekretär, "und es ist besonders für uns Franzosen schwer. Jedenfalls werden Sie aus unseren Büchern und Zeitungen nicht einen ganz genauen Eindruck haben. Was wollen Sie? Paris ist die Hauptstadt der Welt, Moskau wird es vielleicht noch werden. Paris ist außerdem die einzige freie Stadt der Welt. Bei uns wohnen Reaktionäre, Nationalisten und Internationalisten, Deutsche, Engländer, Chinesen, Spanier, Italiener, wir haben keine Zensur, wir haben loyale Schulgesetze, gerechte Richter – (...) » In: J. R., FoE, op. cit., p. 421.
- **15.** « Ich könnte niemals in Rußland leben. Ich brauche den Asphalt der Boulevards, eine Terrasse im Bois de Boulogne, die Schaufenster der Rue de la Paix. » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 422.
- 16. «"Ich habe Sie früher ganz genau verstanden, Herr Tunda", sagte der Fabrikant. (...) "Was mich betrifft, so habe ich meine praktischen Fragen aus einem ganz bestimmten, egoistischen Grund gestellt. Ich war gewissermaßen dazu verpflichtet. Sie verstehen das noch nicht. Sie müssen erst eine längere Zeit bei uns leben. Dann werden Sie auch bestimmte Fragen stellen und bestimmte Antworten geben müssen. Jeder lebt hier nach ewigen Gesetzen und gegen seinen Willen." » In: J. R., FoE, op. cit., p. 450.
- 17. « So wie ich, lügen alle Menschen. Jeder sagt das, was ihm das Gesetz vorschreibt. (...) die Rollen sind jedem zugeteilt. (...) Jeder hat seine Rolle. So ist es in unserer Stadt. Die Haut, in der jeder steckt, ist nicht seine eigene. Und wie in unserer Stadt, ist es in allen, wenigstens in hundert größeren Städten unseres Landes. » In: J. R., FoE, op. cit., p. 452.
- 18. « Ist, was hier vorgetragen worden, nicht eine in unserer Zeit gerade sehr wenig angebrachte Ehrenrettung des Rationalismus, der Aufklärerei, des in weltfremder Theorie sich verlierenden Intellektualismus, mit seinen notwendigen üblen Folgen, der hohlen Bildungssucht, des

intellektualistischen Snobismus?» 2^e partie. In: Edmund Husserl, Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie: Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie, op. cit.

- 19. « Europas größte Gefahr ist die Müdigkeit. » Ibid., 3° partie.
- **20.** « Sie alle sprachen in weihevollen Stunden von einer Gemeinsamkeit der europäischen Kultur. » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 476.
- **21.** « "Sie wollen", sagte Tunda, "eine europäische Gemeinschaft erhalten, aber Sie müßten sie erst herstellen. Denn die Gemeinschaft ist ja nicht vorhanden, sonst würde sie sich schon selbst zu erhalten wissen". » id.
- **22.** « Und wer sollte übrigens diese Kultur, wenn sie noch da wäre, angreifen? Etwa der offizielle Bolschewismus? Der will sie ja auch in Rußland". » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 477.
- **23.** « Es war um diese Stunde, da stand mein Freund Tunda, 32 Jahre alt, gesund und frisch, ein junger, starker Mann von allerhand Talenten, auf dem Platz vor der Madeleine, inmitten der Hauptstadt der Welt und wußte nicht, was er machen sollte. » In : J. R., FoE, *op. cit.*, p. 496.

RÉSUMÉS

Dans Die Flucht ohne Ende, récit publié en 1927, Joseph Roth se pose en observateur critique de la société de son temps. La Première Guerre mondiale a bouleversé l'ordre européen. Edmund Husserl s'est fait l'écho de la crise qui s'est emparée de l'Europe dans la conférence prononcée à Vienne en 1935 La Crise des sciences européennes et la philosophie transcendantale. Quelques années plus tôt, Roth avait mis en scène les symptômes de la remise en cause de la société européenne dans Die Flucht ohne Ende. Plus que l'histoire d'une époque, ce récit est l'histoire d'une conscience. Il scrute les hommes et analyse leurs passions, pulsions et visions tout en relevant les phénomènes marquants de cette évolution, au nombre desquels figure le snobisme. Le snobisme se focalise sur l'apparence au mépris de l'essence et détourne du naturel. Cependant les formes de snobisme sont nombreuses et liées à des événements historiques ou sociaux. Dans le mouvement de fuite sans fin qui a saisi l'Europe dans l'entre-deux-guerres, le snobisme apparaît à la fois comme un refuge ou un rempart contre un monde en train de se défaire et comme une des causes du délitement. Il est le révélateur d'une société en trompe-l'œil. C'est du moins ainsi qu'il se manifeste dans l'œuvre de Roth.

In dem 1927 erschienenen Roman Die Flucht ohne Ende zeichnet Joseph Roth das Gesicht der Zeit. Der Erste Weltkrieg hat Europas Ordnung erschüttert. In dem 1935 in Wien gehaltenen Vortrag Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie: Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie setzt sich Edmund Husserl mit dieser Krise auseinander. Einige Jahre zuvor bereits hatte Roth ihre Symptome in Die Flucht ohne Ende dargestellt. Roths Roman schildert die geistige Situation seiner Zeit, die diese maßgeblich prägenden Phänomene, wozu auch der Snobismus zählt. Der Snob legt Wert auf den Schein und begegnet dem Natürlichen mit Abneigung. Das snobistische Verhalten kennt vielfältige, von historisch bzw. gesellschaftlich bedingten Ereignissen abhängigen Varianten. Manche der in der Zwischenkriegszeit von einer endlosen Flucht nach vorne ergriffenen Menschen suchten Zuflucht in einem als Bollwerk gegen den Weltzerfall erscheinenden Snobismus, ohne dabei zu merken, dass eben der Snobismus Anteil an jenem Zerfall hatte. Der Snobismus ist, so Roth, ein Sinnbild für die Doppelbödigkeit der gesellschaftlichen Realität.

In Die Flucht ohne Ende, a narrative published in 1927, Joseph Roth adopts the stance of a critical observer of the society of his time. The First World War overturned a whole European order. Edmund Husserl echoed the crisis which was overtaking Europe in the speech he gave in Vienna in 1935: Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie: Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie. A few years earlier, Roth had revealed the symptoms of the undermining of European society in Die Flucht ohne Ende. More than just the story of an era, Roth's narrative is that of a state of mind. He examines men closely, and analyses their passions, their impulses and visions, noting the distinctive features of this evolution, among which is to be found snobbery. Snobbery attaches itself to appearance at the cost of essence, and turns away from the natural. Yet snobbery occurs in numerous forms, and their emergence is linked to historical or social events. In the headlong movement of flight which overwhelmed all of Europe in the years between the wars, snobbery appeared at once as a refuge or a rampart against a world which is falling apart, and as a step in the process of falling apart. It is the sign of an illusory social order. At any rate, it appears as such in Roth's work.

INDEX

oeuvrecitee Die Flucht ohne Ende

AUTFURS

JACQUELINE BEL

Univ. Lille Nord de France, F-59000 Lille, France ULCO, HLLI, F-62200 Boulogne-sur-Mer, France Université du Littoral Côte d'Opale